



L'ART SCYTHE
DE LA SIBÉRIE AU NORD DE LA MER NOIRE

Véronique Schiltz

« Voulez-vous, pour nous amuser tous deux, que je vous dise encore un petit mot des Scythes ? »

« Or les Suisses et les Scythes, c'est tout un... »

Si authentiques que soient ces déclarations inattendues¹, extraites de la correspondance de Voltaire¹, et si piquantes qu'elles puissent paraître au moment d'évoquer l'art des Scythes dans les collections genevoises du musée Barbier-Mueller, il ne faut pas s'y tromper : le peuple qui y est mentionné n'est pas exactement celui qui a fabriqué, porté, utilisé les objets offerts ici à notre contemplation. Largement issus de l'imagination de Voltaire, ce sont un peu des Scythes d'opérette, ou plutôt de théâtre. Et si le philosophe a recours à eux, c'est pour illustrer la pureté de mœurs et l'innocence politique des « bons sauvages » chers au XVIII^e siècle. D'ailleurs, alors que les indications scéniques les voudraient « couverts de peaux de tigre ou de lion », les illustrations de la pièce éditée les montrent, au contraire, vêtus à la grecque et conversant fort civilement au pied d'un arbre, devant une maison bien maçonnée. Autant d'invéraisemblances qui nous entraînent à mille lieues de la réalité historique. Il n'empêche : grand connaisseur des textes anciens, Voltaire connaît les Scythes et s'y réfère souvent. Mais l'image qu'il en a est exclusivement littéraire et quelque peu flottante.

Fig. 1 (page de gauche). Détail d'un vase orné d'une frise illustrant la légende ethnogénique des Scythes : la mise sous tension de la corde de l'arc. Or. Kourgane de Koul-Oba. IV^e siècle avant J.-C. Haut. du vase : 13 cm. Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage.

Fig. 2. Applique de vêtement : scythe à cheval orné d'une lance. Or. Kourgane de Koul-Oba. IV^e siècle avant J.-C. Haut. : 4,6 cm. Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage.

Scythes lus, Scythes connus

Comment aurait-il pu en être autrement alors qu'aucune fouille n'avait encore été pratiquée sur les territoires historiquement occupés par les cavaliers nomades scythes au nord du Caucase et de la mer Noire, entre le VII^e et le III^e siècle avant notre ère ? Car ce sont pour l'essentiel ces nomades-là, ceux avec lesquels les Grecs étaient directement en contact et qu'ils appelaient *Skythoi*, dont Hérodote, dans le livre IV des *Histoires* et après lui l'ensemble de la tradition antique, nous rapportent l'histoire.

Il faut attendre septembre 1830 pour que le Français Paul Du Brux exhume d'un tombeau scythe des environs de Kertch, en Crimée, les premières représentations d'époque (*fig. 1 et 2*), qui nous montrent des Scythes à cheval, chassant, ou encore bandant l'arc. Et plusieurs décennies encore avant que ne soit entreprise l'étude des grands tumulus des bords du Dniepr et du Kouban, ces « kourganes » royaux dont les spectaculaires trouvailles occupent aujourd'hui plusieurs salles du musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg² qui, à l'aube du XX^e siècle, ont livré les images emblématiques de l'art des steppes que sont le cerf de Kostromskaïa (*fig. 3*) et la panthère de Kelermès (*fig. 5*).

Pourtant, si superbes soient ces chefs-d'œuvre doués d'un pouvoir de





séduction auquel a été très tôt sensible, bien avant que des expositions ne les mettent à la mode, le connaisseur éclairé d'« arts lointains » qu'est Jean Paul Barbier-Mueller, ils sont très longtemps demeurés comme à l'écart de l'histoire des arts de l'Antiquité. Les Scythes continuaient implicitement d'être considérés comme des barbares en marge du monde de la civilisation, incarné par la Méditerranée et l'Orient. Leur culture ne pouvait être que périphérique de celle des sédentaires et l'on cherchait obstinément aux formes de l'art scythe des prototypes grecs ou orientaux. Bel exemple d'un ethnocentrisme tranquille, dans le droit fil de la vision binaire, tout en noir et blanc, qui était celle des anciens Grecs.



Pour Homère, déjà, ces terres lointaines du nord de la mer Noire étaient un bout du monde noyé de brumes et de frimas. Là, chez les Cimmériens, se trouvait l'une des portes des Enfers. Et lorsque Ulysse s'y aventure pour consulter l'ombre de Tirésias, celui-ci évoque comme étant l'image même de l'étrangeté ces hommes qui ne connaissent pas la mer et prennent une rame pour une pelle.

Pourtant, outre la blancheur des flocons tombant comme autant de plumes et celle du lait dont se nourrissent ces « trayeurs de juments », ce Nord extrême est aussi le pays lumineux des Hyperboréens. Apollon s'y réfugie une partie de l'année avant de regagner ses sanctuaires grecs au milieu d'un cortège de griffons et de cygnes. Et les vierges hyperboréennes, dont l'une sera au reste baptisée Skythias, apportaient à Délos des dons mystérieux enveloppés de paille transmis d'un peuple à l'autre au travers de l'immense Scythie.

Fig. 3. Ornement central de bouclier en forme de cerf. Or. Kourgane de Kostromskaïa stanitsa. VII^e siècle avant J.-C. Long. : 31,7 cm ; poids : 634 g. Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage.

Hérodote et les confins scythes

Pour Hérodote, qui cherche pourtant, en ce V^e siècle grec de la raison triomphante, à distinguer le *mythos* du *logos*, la fable du discours rationnel, le monde se dégrade au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la Méditerranée hellénisée et du port grec d'Olbia, ce « comptoir des Borysthénites », sur la rive septentrionale de la mer Noire, où l'historien est venu en personne puiser des informations sur les Scythes. Sans doute, à Olbia, avait-il pu voir de ses yeux des miroirs du type de celui que possède la collection Barbier-Mueller (*fig. 8*). Ronds et dotés d'un manche cannelé, ces miroirs en bronze fondus d'un seul tenant en forme de disque à poignée étaient tout à fait familiers aux Grecs. Plus, en tout cas, que les modèles steppiques, sans manche et munis sur le revers d'une simple attache en bouton. Seule concession au goût nomade, la présence, à l'extrémité du manche, de l'image d'un félin aux aguets, dressé sur ses quatre pattes. Fabriqués dans les ateliers d'Olbia³ pour le compte d'une clientèle scythe, ces miroirs étaient exportés très loin vers l'est et le nord-est, et leur présence jalonne un axe commercial majeur qui partait de la côte pour s'enfoncer au plus profond du continent, apportant aux nomades un vin très apprécié en échange de peaux et de fourrures. C'est très vraisemblablement selon cet axe que lui avaient décrit ses informateurs que l'historien énumère les différents peuples dont il a entendu parler. On y trouve successivement des Hellénoscythes au nom transparent, puis des Scythes laboureurs et « cultivateurs⁴ », avant d'aborder un désert steppique peuplé de divers nomades dont les noms et les mœurs semblent bien établis. « Passé le Tanais, ce n'est plus la Scythie », précise ensuite l'historien pour qui le Tanais – le moderne Don – marque déjà, comme il le fera pour tous les Anciens après lui, la limite entre Europe et Asie. On trouve pourtant encore là des tribus précisément décrites. Puis on arrive à de hautes montagnes qu'il faut sans doute identifier avec l'Altaï où habitent les Argippéens, « tous chauves de naissance, hommes et femmes indistinctement, au nez épaté et au menton fort », description dans laquelle il est d'autant plus tentant de reconnaître un type mongoloïde que la présence ponctuelle de celui-ci dans l'Altaï est archéologiquement attestée. Ces Argippéens vivent dans des maisons de feutre blanc évoquant irrésistiblement des yourtes. Jusque là, précise l'historien, le pays est clairement connu car il y a des Scythes et

des Grecs d'Olbia qui s'y rendent. Mais, et Hérodote le dit très clairement, c'est la limite du monde connu. Ensuite, on bascule dans un ailleurs radical, un univers dont « nul ne peut parler avec exactitude », un monde de légendes, peuplé d'hommes aux pieds de chèvre, de dormeurs de la mi-année, d'Arimaspes à l'œil unique et de redoutables griffons gardiens de l'or.

C'est pourtant de cet au-delà de l'Altaï, de ces confins dont, selon Hérodote, « nul ne peut parler avec exactitude », de ce monde à la limite de l'*oikouménè*, pour les Grecs le monde habité, que provient au moins l'un des objets de la collection Barbier-Mueller : le sommet de hampe en bronze surmonté d'un bouquetin (*voir p. 407*). Bien mieux, c'est lui qui, d'une certaine manière, joue le rôle de relais entre les confins chinois et l'Europe. C'est en effet à partir de ce cœur de l'Asie dont on sait aujourd'hui à quel point il a été, pour l'art des steppes, un foyer majeur, que s'articule en deux volets la présentation des objets de la collection : en partant de la Sibérie du Sud, d'une part vers l'est et le sud-est, jusqu'à la Mongolie et à la Chine, et d'autre part vers l'ouest et le sud-ouest, au travers du Proche-Orient et du Caucase, jusque dans les steppes du nord de la mer Noire. Et ce n'est pas l'un des moindres mérites de la collection et de cette façon de la présenter que de rendre ainsi justice à cette *terra incognita* d'Hérodote et de ses successeurs, longtemps restée tache blanche sur les cartes du monde antique, et qui nous a été récemment révélée.





Le premier art des steppes à la lumière des fouilles récentes

Ces révélations ne pouvaient être qu'archéologiques, s'agissant de peuples eux-mêmes sans écriture et situés quasiment hors de portée, Hérodote mis à part, de ceux qui fabriquent l'histoire à coup d'idéogrammes ou de cunéiforme. Très spectaculaires pour certaines par l'éclat de leur or, plus austères pour d'autres, les découvertes des quatre dernières décennies ont en effet définitivement remis en cause bien des idées reçues, et conduit à reconsidérer la question de la genèse des cultures de type scythe en général, et plus particulièrement de leur art animalier.

Fig. 4 (ci-contre). Kourganes dans la « vallée des Rois » d'Arjan, dans la Touva.

Fig. 5 (ci-dessous). Ornement central de bouclier (?) en forme de panthère. Or, incrustations d'émail et d'ambre. Kourgane I de Kelermès. VII^e siècle avant J.-C. Long. : 32,6 cm ; poids : 734,9 g. Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage.





Car les preuves, aujourd'hui, s'en sont multipliées : c'est clairement au centre du continent, et non pas sur ses marges chinoises ou proche-orientales, moins encore grecques, qu'il faut chercher les témoignages les plus précoces de l'art des steppes. Même si, chacun le sait, un art ne naît jamais de rien. Même si des filiations existent, qui permettent de saisir l'éclosion d'une image isolée, le cheminement d'un motif. Même si tout porte aujourd'hui à admettre que, dès l'âge du Bronze et plus encore à l'âge du Fer, les contacts entre les différentes civilisations ont été, d'un bord à l'autre du continent, infiniment plus développés qu'on ne le pensait naguère.

Ces découvertes ont été faites dans ce qui est aujourd'hui la république autonome de la Touva, dont la capitale, Kyzyl, est considérée par les géographes comme étant le centre exact du continent eurasiatique. Là, au nord du massif de l'Altaï, dans la chaîne des Saïan, avait été entreprise dès les années 1971-1974 l'exploration de ce qui, à 1 000 mètres d'altitude, s'est révélé être une véritable « vallée des Rois » sibérienne. Le site est d'une force extraordinairement prenante : herbe drue ondulant à perte de vue, contreforts boisés de montagnes lointaines, vent insistant, présence toute proche, immédiate, d'un ciel où courent les nuages, on est envahi par le sentiment vertigineux de l'espace à l'état pur, d'une immensité horizontale que seule vient rompre la bosselure légère des kourganes (fig. 4). Le premier de ces kourganes, fouillé par les archéologues russes dans les années 1971-1974 et baptisé Arjan 1, s'est révélé pillé dès l'Antiquité, au moins pour ce qui était de la chambre funéraire principale à l'aplomb du tertre, au centre d'une structure rayonnante de troncs de mélèze. Mais une partie des sépultures de chevaux, intacte, a livré nombre d'objets. On a là plusieurs surmonts coiffés de figures de bouquetins auxquels font écho les sommets de hampe de la collection Barbier-Mueller



(voir p. 406-407). Et aussi la désormais célébrissime panthère enroulée en bronze qui constitue l'exemple le plus précoce, dans le contexte d'une tombe nomade, d'un motif qu'illustrent plusieurs pièces de la collection, qu'il s'agisse des bouterolles en os (voir p. 404) et plus encore des petites panthères enroulées en bronze (voir p. 405).

Or cette tombe, qui remonte peut-être au VIII^e siècle, ne saurait en aucun cas être postérieure au milieu du VII^e siècle. Elle précède donc de quelques décennies au moins l'émergence d'un art scythe au nord du Kouban et dans les steppes du Dniepr.

Il en va de même pour la seconde découverte faite dans la même « vallée des Rois », celle, toute récente, d'Arjan 2. Fouillé en 2000-2003 par une équipe associant cette fois-ci des archéologues russes du musée de l'Ermitage et l'Institut archéologique allemand, le kourgane recouvrait, outre un ensemble de sépultures d'hommes et de chevaux, la chambre funéraire principale en rondins, décalée par rapport à l'aplomb du tertre et restée intacte, où gisaient un homme et une femme avec leurs armes, leurs parures et tout leur équipement. À Arjan 2 encore une fois, non seulement des types d'éléments de harnachement en bronze, mais des images et leurs modalités caractéristiques trouvent un écho dans les objets de la collection genevoise. C'est le cas des images de chevaux ou de cerfs aux membres ramassés sous le corps, de têtes de rapace réduites au motif œil-et-bec, du motif en écailles et, une fois de plus, de l'image de bouquetin dressé sur un support vertical. Les fouilleurs datent le kourgane de la fin du VII^e siècle. Les trouvailles d'Arjan 2 sont donc sensiblement contemporaines des objets les plus anciens de la partie de la collection à laquelle est consacré ce chapitre : les pièces qui proviennent du site de Ziwiyé et du nord-ouest de l'Iran.

Fig. 6. Ornement de harnais : plaque en forme de panthère enroulée. Bronze. Kourgane d'Arjan. VIII^e-VII^e siècle avant J.-C. Diam. max. : 25 cm. Kyzyl, musée régional de la Touva.

Autant d'éléments qui viennent conforter l'une des versions que rapporte Hérodote sur l'origine des Scythes nomades, celle que l'historien considère comme la plus vraisemblable et reprend à son compte : les Scythes, qui « habitaient en Asie », furent refoulés vers l'ouest par les Massagètes qui leur faisaient la guerre (IV, 11). Mais ils y arrivèrent après « avoir régné sur l'Asie d'En Haut pendant vingt-huit années ». Une domination scythe sur l'Asie antérieure que la science moderne situe dans les trois dernières décennies du VII^e siècle.



rapaces, félins. Et à un leitmotiv scythe inconnu de l'art oriental, celui du félin enroulé comme sur la plaque en bronze d'Arjan 1 (fig. 6). Un motif que l'on retrouve presque systématiquement à l'extrémité des fourreaux d'épée, sur les bouterolles, comme c'est le cas pour deux de celles qui sont présentes dans la collection (voir p. 344 et 405). C'est dire la force des images que les nouveaux venus avaient emportées avec eux de leur Asie lointaine.

L'art scythe dans la collection Barbier-Mueller

On ne manquera pas de le relever plus loin au fil des objets et de leurs notices, l'étape majeure de l'histoire de l'art scythe que constitue le passage au Proche-Orient est, au sein de la collection, particulièrement bien illustrée. À juste titre, car la fin du VII^e siècle et le début du VI^e sont, pour l'art scythe de l'Ouest en gestation, le moment-clé des emprunts et des tris. Il emprunte alors aux vieilles civilisations sédentaires que sont l'Assyrie et l'Ourartou des techniques, des schémas décoratifs et quelques monstres composites. Pourtant, ces emprunts ont été très sélectifs, et pour beaucoup temporaires. Ainsi, un temps emprisonnés dans un réseau en accolades inspiré des représentations de l'arbre de vie ourartéen, comme c'est le cas sur le bandeau en or de Ziwiyé (voir p. 398-399), les animaux s'en libèrent vite pour s'identifier totalement à la forme de leur support en ignorant tout cadre.

Rapidement filtrée, l'imagerie orientale cède le champ aux thèmes antérieurement attestés dans la Touva : cerfs, bouquetins, chevaux,

Fig. 7. Ornement en forme de panthère enroulée. Or. VII^e-VI^e siècle avant J.-C. Diam. max. : 11 cm ; poids : 221,2 g. Saint-Pétersbourg, musée de l'Ermitage, collection sibérienne, Trésor de Pierre le Grand.

Il en va de même pour cette catégorie d'objets de bronze montés sur des douilles, toujours très visuels et parfois sonores (voir p. 406-407) que l'on ne sait trop comment désigner. Surmonts, embouts, sommets de hampe ? Il est clair, en tout cas, que dans les cérémonies funéraires leur rôle était important. Ils devaient isoler et sacrifier un espace surabondant et par trop indifférencié. Au reste, si on les retrouve dans les tombes, ou ornant, comme en Chine, les chars funèbres, c'est sans doute faute d'avoir la possibilité de les voir à l'œuvre autrement, lors des cérémonies des vivants. Mais il est clair que, dans un monde sans murailles, un monde où, à défaut de limites matérialisées, seul l'aboïement des chiens signale l'approche du campement, ils donnaient sens à l'espace, l'orientant sans l'enfermer et le sacrifiant en assurant, par leur verticalité, le lien entre les trois mondes, celui d'en haut, celui d'en bas et celui des hommes.

Quant aux prolongements de l'art des steppes, ils sont suggérés ici par deux boucles de ceinture. L'une (voir p. 426) nous rappellera que cet immense Empire parthe avec lequel les Romains eurent maille à partir a été fondé par des nomades. L'autre, caucasienne (voir p. 427), ornée d'images animales aussi difficiles à classer qu'elles sont séduisantes, est porteuse d'un tout autre genre de leçon et manifeste le jeu complexe d'influences réciproques que les Scythes ont entretenu avec le Caucase.



En somme, et de façon très remarquable, pris comme un tout, les objets scythes de la collection Barbier-Mueller procurent, outre le plaisir de la délectation, l'occasion d'aborder les moments essentiels de l'histoire de l'art des steppes. Et l'on y trouve illustrés tous les éléments de ce que l'on a appelé la triade scythe, par laquelle on a voulu définir la culture archéologique des peuples des steppes : pièces d'armement, éléments de harnachement, et par-dessus tout art animalier caractéristiques des cavaliers nomades.

On fera pour finir une place très particulière à deux des pièces parmi les plus séduisantes de la collection Barbier-Mueller, cette paire d'appliques ajourées en or aux quatre têtes de griffons tout en œil-et-bec (voir p. 400), que le collectionneur a pris soin d'inclure dans la liste de la centaine d'objets dont il ne se séparerait jamais⁵. Il ne fait pas de doute que, plus encore que par la raison, elles ont été élues par l'œil, et par le cœur. Que leur soient donc dédiées ces lignes d'un sonnet à Marie du *Second livre des Amours* de Pierre de Ronsard, que l'on lira de préférence dans l'édition de 1557 de la *Continuation des Amours* :

*Si faut-il bien aimer au monde quelque chose :
Celui qui n'aime point, celui-là se propose
Une vie d'un Scythe, et ses jours veut passer
Sans goûter la douceur des douceurs la meilleure.*

NOTES

1. Il s'agit de deux extraits de lettres adressées au comte d'Argental, la première le 4 juin 1767, la seconde le 22 novembre 1766. Voltaire cherche à y promouvoir la pièce dont il est l'auteur, *Les Scythes*, qu'il a fait jouer au petit théâtre de Ferney. Il la compare aux « Suisses » de son ami poète Antoine Marin Lemierre, une pièce dont le titre original est *Guillaume Tell*.

2. Sur l'histoire de la redécouverte des Scythes, voir Schiltz 1991.

3. Cf. Braund et Kryzhitskiy 2007.

4. En réalité, le terme grec par lequel l'historien les baptise, *georgoi*, recouvre sans doute phonétiquement un terme iranien, *gauwarga*, qui désigne des éleveurs. Cf. Abaev 1981.

5. Voir *Arts et Cultures*, n° 4, 2003, p. 253.



Fig. 8. Miroir rond solidaire d'une poignée cannelée et surmontée d'un petit félin. Bronze. VI^e-V^e siècle avant J.-C. Haut. totale : 32 cm ; diam. du disque : 18,2 cm. Genève, musée Barbier-Mueller, inv. 245-263.